

## LE DRAPEAU BLANC

Salut ! vieil étendard de la Nouvelle France,  
Immortel souvenir de ces jours glorieux,  
Où nos pères luttèrent, presque sans espérance,  
Fécondant notre sol de leur sang généreux.  
Salut ! noble proselit d'une rive lointaine,  
Toi qu'on vit si longtemps flotter victorieux  
Sur nos bords, escorté de la croix souveraine,  
Céleste vision si chère à nos aïeux !

Oh ! que j'aime à te voir, en ce grand jour de fête,  
Comme autrefois, flotter au vent de mon pays,  
Toi, pauvre naufragé, perdu dans la tempête,  
Sans asile aujourd'hui, si triomphant jadis.  
En te voyant je rêve à nos guerriers sublimes,  
Qu'à travers les frimas tu conduisais, vainqueurs ;  
Je les vois près de toi, ces soldats magnanimes,  
Sous des cieux éloignés, vaincre leurs oppresseurs.

Je crois encore les voir au sein de la bataille,  
Quand les flots en fureur menaçaient leurs vaisseaux,  
Quand les mâts s'éroulaient sous l'ardente mitraille,  
Quand les voiles au vent s'en allaient par lambeaux ;  
Je crois te voir aussi sur l'escadre de guerre,  
Noblement déployé sous les yeux d'Albion,  
Bravant ton ennemi, les vents et le tonnerre,  
Fièrement appuyé de la voix du canon.

Que de grands dévouements, que de grandes figures  
Je vois étinceler sur tes plis glorieux !  
Que de preux chevaliers, aux pesantes armures,  
J'entrevois près de toi, sombres, majestueux !  
Je crois voir resplendir, dans un rayon de gloire,  
Les grands noms illustrés de nos braves aïeux ;  
Il me semble les voir au sein de la victoire,  
Te rougir, en mourant, de leur sang généreux.

Je t'entrevois encore, comme un blanc diadème  
Couronner, sous Champlain, le sauvage rocher  
Où tu devais plus tard, dans la lutte suprême,  
Abriter tant de gloire, à jamais t'illustrer.  
A l'ombre de tes plis, sous ta grande aile blanche,  
Je revois, attendri, dans ce jour fortuné,  
Nos ancêtres se tendre une main ferme et franche :  
Je vois régner l'honneur, l'amour, la loyauté.

Comme ils étaient unis, ces vieux soldats nos pères !  
Comme ils se protégeaient sous les plus bien aimés !  
Ils étaient toujours prêts à défendre leurs frères,  
A venger noblement les faibles opprimés.  
Ils avaient qu'un amour : après Dieu, la patrie.  
Au moment du danger, comme ils seraient leurs rangs,  
Ces loyaux défenseurs d'une cause chérie,  
Si paisibles chez eux, mais toujours si vaillants !

Mais quand retentissait, dans la forêt sauvage,  
Le cri de guerre indien ou la voix des clairons,  
Leurs yeux s'illuminaient, et, bouillants de courage,  
Ces Canadiens si doux devenaient des lions.  
Sous ton ombre abrités, laissant là leurs chaumières  
Ils te suivaient partout : hache au poing et sans peur,  
Ils sondaient les ravins, les bois et les clairières,  
Fouillaient tous les buissons dans leur vaillante ardeur.



LES HOMMES DE 37-38 : SIMÉON MARCHESSAULT

Ardents à se venger au grand jour des batailles,  
Malheur à l'ennemi qui tombait sous leurs mains !  
Dans leur fureur horrible, usant de représailles,  
Ils brisaient près de toi bien des crânes humains.  
Puis, la Victoire, enfin, secondant leur courage,  
Les rendait généreux et fiers de leurs exploits ;  
Gaiement ils reprenaient le chemin du village,  
Réveillant de leurs chants les échos des grands bois.

Ils s'en allaient chantant : Vive la Canadienne !  
Cette idylle charmante au doux refrain d'amour,  
Rêvant de leur Josephite à la mante d'indienne,  
Rêvant de leur grand roi, l'idole de sa cour !  
Précédés du drapeau, de leur noble bannière,  
Ils rentraient au pays ployant sous les lauriers,  
Puis chacun s'en allait rêver, dans sa chaumière,  
A de nouveaux exploits, à de nouveaux dangers.

Soudain retentissait une voix solennelle,  
Que l'écho répétait aux grands bois endormis.  
C'était l'airain sonore, aimé, de la chapelle,  
Qui rappelait les morts aux vivants leurs amis.  
Près de l'autel un prêtre à la parole ardente,  
Héroïque martyr torturé pour sa foi,  
Priaient pour ses enfants perdu dans la tourmente,  
Et disait : Mourez tous pour la France et son roi !

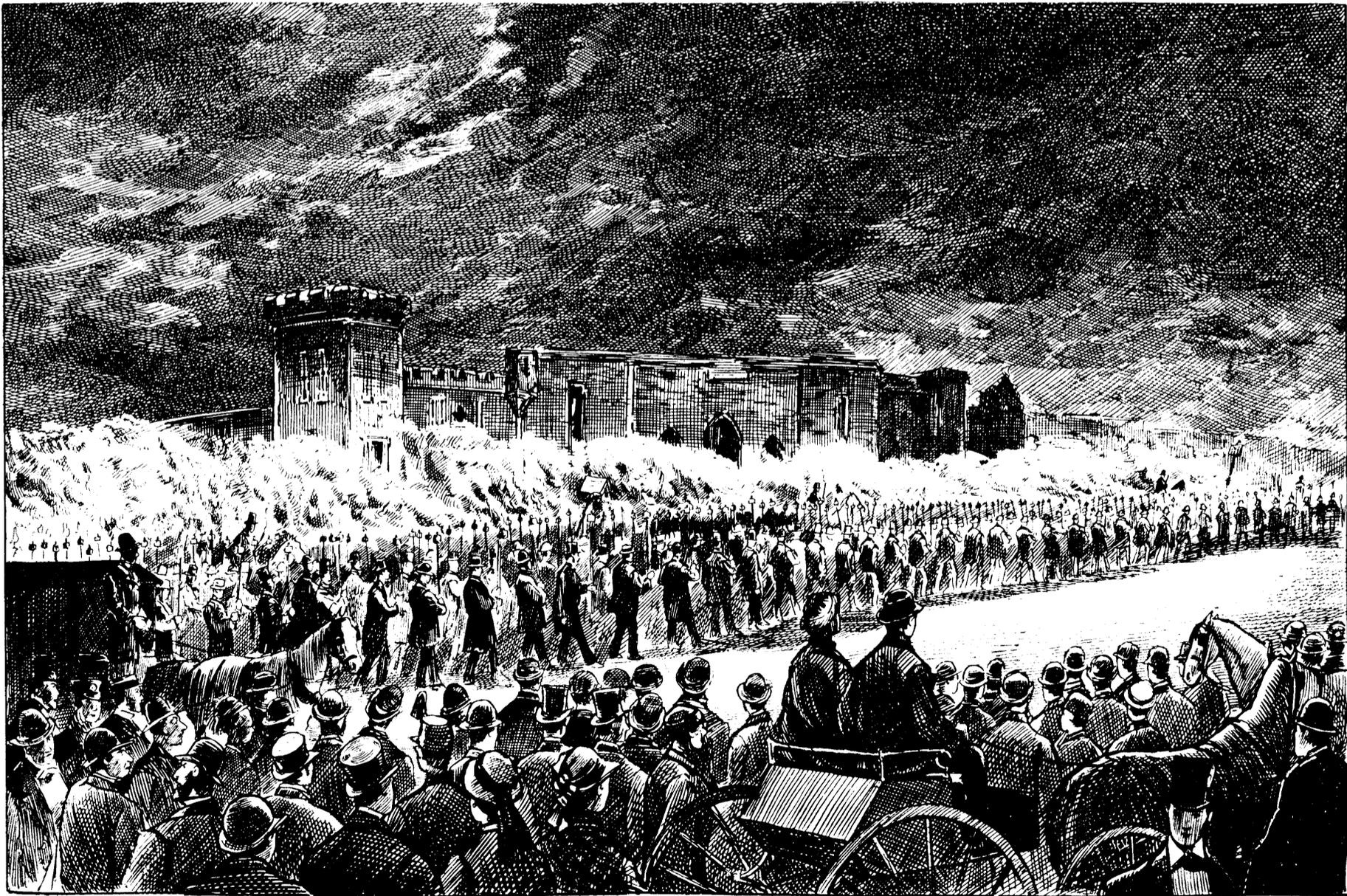
Il te fallut pourtant, jour de grande tristesse,  
Abandonner ces lieux pour ton pays lointain ;  
Eux qui t'aimaient toujours, toi, leur seule richesse,  
Tu les abandonnais à leur sort incertain.  
Pour la dernière fois ta blancheur lumineuse,  
Qui naguère guidait leurs pas dans les combats,  
Disparaissait au loin sur la mer ondulante ;  
Ils ne devaient jamais te revoir ici-bas.

Dieu qui fait à son gré les royaumes du monde,  
Qui dissipe l'orange ou guide les autans,  
Peut aussi quand il veut, dans sa bonté profonde,  
Exalter ou voiler la gloire des puissants.  
Maintenant tu n'es plus qu'un glorieux symbole,  
Qu'un rêve radieux à jamais disparu ;  
Tu n'es qu'un souvenir à la blanche auréole,  
Pour la France peut-être, un regret superflu.

Il est vrai qu'en ce monde où tout s'éroule et tombe,  
Guerriers sous leurs drapeaux et drapeaux sans guerriers,  
On ne trouve toujours qu'une place : la tombe ;  
Car ici-bas tout meurt, amours, fleurs et lauriers.  
Tous ces sceptres tombés, ces royales couronnes,  
Jouets éblouissants que le peuple a brisés,  
Sont là pour attester que les rois et les trônes,  
Sous le souffle de Dieu sont parfois dispersés.

Si tu ne flottes plus sur nos vieilles murailles,  
Comme aux jours d'autrefois sous notre ciel aimé,  
Si tu ne frémis plus comme aux jours des batailles,  
Sur nos remparts croulants, vestige du passé,  
Viens du moins chaque année, en ce jour mémorable,  
Nous redire, en ces lieux, tes antiques splendeurs.  
Drapeau ! reviens, paré des feuilles de l'érable,  
Rajeunir, raviver nos souvenirs, nos cœurs.

C. LAVIGUEUR



MONTREAL—LA PROCESSION AUX FLAMBEAUX, EN L'HONNEUR DU DÉLÉGUÉ APOSTOLIQUE, PASSANT DEVANT LA SALLE D'EXERCICE MILITAIRE, RUE CRAIG